FRC.1.1818 A

Case
FRC
15193

DISCOURS

AUX ENFANS

DE MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

SUR LA MORT DE LEUR AYEUL.

LOUIS-PHILIPPE,

DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG;

PRONONCÉ au Service célébré le Samedi 11 Février 1786, en présence de Madame la Duchesse d'Orléans, en l'Eglise des Dames de Bellechasse.

Par M. l'Abbé BOURLET DE VAUXCELLES, Lecteur de Monseigneur COMTE D'ARTOIS Frère du ROI, Vicaire Général d'Autun, &c.

A PARIS,
De l'Imprimerie POLYTYPE, Rue Favart.

1786.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DISCOURS
AUX ENFANS
DE MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS
SUR LA MORT DE LEUR AYEUL.

Ego ſenui.... Porro filii mei vobiſcum ſunt.... Converſatus ſum coram vobis ab adoleſcentiâ meâ..... Ecce preſto ſum. Loquimini de me coram Domino & coram Chriſto ejus.

Je ſuis arrivé juſqu'à la vieilleſſe..... Vous voyez mes enfans ; vous fûtes témoins de mes œuvres..... Voilà que je ſuis prêt à en rendre compte ; parlez de moi devant le Seigneur & devant ſon Chriſt.

Samuel, I, reg. c. 12, v. 2.

MADAME, *

LORSQU'A l'entrée de la vieilleſſe, l'illuſtre Mort que nous pleurons rencontra inopinément le terme d'une vie ſi fortunée, & que jetant

* Madame la Ducheſſe d'Orléans.

un dernier coup-d'œil sur sa famille, ses serviteurs, ses amis, sa nation; il vit qu'il n'avoit plus à recevoir, avec ces derniers honneurs, que le jugement des œuvres dont sa grande dignité nous avoit tous rendus les témoins; il auroit pu, en s'appliquant les paroles de mon texte, dire: Et moi aussi je suis prêt: tranquille sur l'affection que j'ai méritée, je laisse après moi mes enfans & un souvenir modeste que j'espère qu'on rappellera devant le Seigneur & devant son Christ; *senui. . . . . filii mei vobiscum sunt. Conversatus inter vos præsto sum. Loquimini de me coram Domino & Christo ejus.* L'écrivain sacré rapporte avec complaisance un discours semblable de Samuel, & après l'avoir loué, il le rappelle encore ailleurs & ajoute: Et nul n'accusa Samuel. *Et non accusavit eum homo.*

CERTES, la mémoire de notre Prince ne rencontrera pas non plus d'accusateurs, & le jugement public semble s'être déjà assez expliqué en sa faveur. Car, quelles funérailles ont été honorées d'un plus sincère attendrissement du Peuple? Que de Temples ont répété ces funérailles & se sont couverts d'un deuil aussi volontaire que solemnel! Et parmi les Ministres du Seigneur, quelle émulation pour le louer! Il n'y a ici

ni brillantes victoires, ni prodiges de la politique ou du génie à rappeller; mais toute notre tribu pacifique veut honorer cet homme de paix, célébrer cette vie, où, ſuivant l'expreſſion d'un de ſes plus nobles ſerviteurs, il y a plus à louer qu'à citer : & parce que la louange de la bonté eſt dans tous les cœurs, il ſemble qu'il n'y aura jamais aſſez de bouches pour la répandre.

VAIN bruit d'éloges, ſi on ne penſoit que le Ciel les écoute ! Doux & inutile épanchement de l'eſtime publique au ſouvenir de la bonté qui n'eſt plus ! Princeſſe, qui avez bien voulu, que, dans ce concours univerſel de regrets, ma foible voix ait le privilège, dans cette humble enceinte, de vous entretenir comme ſeule au milieu de votre famille, & qu'aux approches du jour où le premier Temple de la Capitale doit retentir des pleurs nationnaux & du bruit de la renommée toute entière, je verſe ici, en quelque ſorte, les pleurs domeſtiques & conſacre le monument de la tendreſſe; je vais m'efforcer de vous obéir : je parlerai à ces jeunes Princes de leur bon & juſte Ayeul; mais cē ſera *en préſence du Seigneur & de ſon Chriſt.* Je demande à Diēu de me donner le langage de la douleur inſtructive

& des consolations véritables ; des pensées, simples comme cette enfance, religieuses comme votre ame, mais fortes par leur simplicité même, & qui pénètrent assez avant dans leurs esprits encore tendres pour y produire des résolutions généreuses, & leur faire préférer à jamais la vérité à la flatterie, la gloire au plaisir, & Dieu à la gloire.

AUGUSTES ENFANS, écoutez : On vous a amenés à une cérémonie lugubre. Votre âge n'a pas permis de vous conduire à une pompe plus solemnelle encore, comme si on craignoit de consterner vos jeunes ans par l'appareil tout entier de la mort. Car, combien ces sombres pensées sont encore éloignées de vous ! Naissantes fleurs, vous ne connoissez pas encore les tempêtes, & l'on attend que l'expérience de la mort pour vous, comme pour tous les mortels, naisse de celle des maux de la vie : & plaise à Dieu que cette expérience ne soit pour vous ni douloureuse ni hâtive ! Aujourd'hui donc, je vous parlerai peu du trépas, de sa rigueur, de ses désolantes angoisses ; mais afin que vos esprits retirent de cette fête de la douleur toute l'utilité qu'elle doit vous apporter, je vais vous exposer, ou plutôt vous rappeller, ce que sont les

funérailles Chrétiennes, & c'eſt ſur cette idée ſimple que je vais fonder à-la-fois, & l'éloge du Prince & l'inſtruction de ſes Enfans.

TOUTES les Nations, vous le ſavez, pleurent les morts, & par-tout les Grands ſont loués au-delà du trépas ; la flatterie qui les pourſuivoit pendant la vie s'attache encore à leurs funérailles ; & ne les abandonne que ſur le bord de l'oubli, où ils deſcendent bientôt avec les éloges qui les y conduiſirent. il n'en eſt pas ainſi chez les Chrétiens. Perſuadés que la mort n'eſt que l'abſence apparente de la vie & le tranſport dans l'éternité, ils décernent à ceux qu'ils chérirent le double honneur des larmes & des éloges ; mais ſur-tout, ils leur aſſurent le ſecours plus utile des prières, par leſquelles nous les préſentons à Dieu, afin qu'il daigne les accepter de nos mains & les placer à jamais parmi ſes heureux enfans. Tel eſt l'eſprit dans lequel nous célébrons ces obsèques, mêlées d'éloges & de prières ; pompes ſuppliantes, ſaintes cérémonies, auſſi méconnues dans ce ſiècle que tout le reſte du culte, mais conſolantes pour l'humanité, honorables pour la vertu, & religieuſes envers le Maître de la vie, de la mort & de l'éternité. Loin donc, bien loin de nous les déclamations vulgaires ſur la vanité

des pompes qui terminent la vanité de la vie. Pleurer, eſt un juſte honneur rendu à un Prince vaillant & généreux & bon. Prier, eſt un ſaint & conſolant devoir envers un Prince ſincèrement & humblement religieux, & l'un & l'autre ſont dus à TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS-PHILIPPE, DUC D'ORLÉANS, PREMIER PRINCE DU SANG DE FRANCE.

L'UN des plus ſaints Pontifes que l'Egliſe révère, celui qui a ſi dignement célébré la mémoire de Théodoſe, après avoir, par ſa fermeté épiſcopale, déſarmé toute ſa puiſſance; le même qui pleura ſi tendrement la mort du jeune Valentinien; Saint Ambroiſe, en commençant ſon diſcours ſu ce jeune Prince, déclare avec ſincérité qu'il va épancher toute ſa douleur; car, dit-il, « quoique la douleur s'enflamme & s'irrite à ſe » plaindre, cependant l'ame s'y complaît, parce » qu'elle ſe repoſe dans la contemplation de » l'objet chéri qu'elle fait revivre un moment » par ſa penſée. » J'aime à voir un ſi grand homme encourager ainſi ſes larmes à couler pour ſoulager l'affliction de tout l'Empire. Tel eſt l'effet de la compaſſion dans les ames généreuſes; que

l'on diroit qu'elles veulent attirer & reſſentir en elles toutes les douleurs d'autrui pour les aider à s'exprimer & ſe répandre.

QUE je voudrois aujourd'hui, Meſſieurs, ſecourir auſſi puiſſament tous ceux qui ont amèrement pleuré la mort de notre Prince; en renouveller, dans leur eſprit, une image vive & touchante, qu'ils puiſſent en quelque ſorte embraſſer, & à laquelle ils croyent s'appliquer & ſe réunir encore. Oui, je voudrois, dans un ſeul diſcours, renfermer & épuiſer tous leurs regrets, & je ne craindrai pas qu'on m'oppoſe que n'ayant jamais apperçu ce Prince que de la diſtance & de la foule où je ſuis, je dois être en quelque ſorte étranger aux pleurs que je verſe. Etranger! eh! qui peut l'être au ſang du plus aimé de nos Rois! Tout François, je dirai plus, tout homme parmi les Nations cultivées s'intéreſſe aux enfans D'HENRI IV. HENRI! HENRI! votre nom retentit toujours parmi les peuples; &, entre vos heureux deſcendans, celui que nous pleurons ne s'eſt pas le moins rapproché de vos qualités douces, & valeureuſes & aimables. Ce nom, il eſt vrai, MESSEIGNEURS, je le dis avec effroi, ce nom ſi glorieux pourroit lui-même devenir une tache s'il n'étoit honoré par des vertus; & ce ſeroit un

grand reproche de compter HENRI IV parmi ſes Ancêtres & de ne pas mériter l'amour publique ; mais votre auguſte Ayeul, pendant ſoixante années, n'a pas ceſſé un moment de poſſéder cette amour & de s'en montrer digne.

SA vie, à cet égard, n'a point d'époques ; ce fut un bonheur conſtant & un ſoin toujours égal de conſerver ce bonheur. A la Cour, à l'Armée, dans la Capitale ou dans ſes Domaines ; ſoit parmi le Peuple, ou les Citoyens, ou les Magiſtrats ; ſoit parmi cette Nobleſſe de ſon apanage qu'il a aidée de ſi nombreux ſecours ; entre ſes familiers, ou parmi cet entour ſi noble de Chevaliers qui formoit ſon enceinte domeſtique ; dès ſon enfance, ou dans les années inquiétantes de la jeuneſſe, & dans la maturité de l'âge, & dans l'heureuſe retraite de ſes derniers ans ; je dirai plus, & précédemment dans l'exil ainſi que dans la faveur, l'eſtime & la bienveillance ſuivirent tous ſes pas. Jamais le peuple ne le vit avec indifférence s'éloigner ou rentrer dans ſon Palais. Tous les regards qu'il a jamais rencontré lui ont atteſté qu'on l'aimoit ; & cette noble pudeur, cette dignité preſque reſpectueuſe avec laquelle il jouiſſoit de ces égards publics, prouvoient à-la-fois, & qu'il poſſédoit l'amour de la Nation, & qu'il étoit attentif à le conſerver.

Ce ſoin étoit touchant dans un Prince ; mais l'on peut dire que c'étoit celui de ſon héritage, d'un privilège héréditaire de ſa Maiſon. Douce diſtinction ! ô Princes ! & ſupérieure peut-être aux avantages les plus ſignalés de votre naiſſance. Les ſucceſſeurs de Conſtantin avoient imaginé un titre pour ceux de leurs enfans qui naiſſoient *dans la pourpre*, c'eſt-à-dire, pendant le règne de leur père. Il faudroit en trouver un pour exprimer ce bonheur qui eſt comme particulier aux Princes de la Maiſon d'Orléans, d'être chéris dès leur naiſſance. Ils ont eu cette reſſemblance commune dans une grande diverſité de mérites, & cette reſſemblance a été d'être aimés. Auſſi nulle de leurs qualités n'a été perdue pour la gloire. Dans le frère de Louis-le-Grand, on s'eſt plu à remarquer la bravoure & la magnificence ; dans le Régent, avec les vertus guerrières, tous les dons, toute la ſécurité quelquefois même imprudente du génie, & cette facilité de talens qui ſembloit ſe jouer parmi les événemens de l'univers. Nous avons vu ſon fils.... ſolitaire, qui ſavoit être Prince, qui dans une vie aſſez courte a fait une ſi longue pénitence... Sa vertu fut un effroi & comme un ſcandale pour notre ſiècle.... *ſcandalum... ſtultitiam...* Mais les vrais Chrétiens reconnurent dans cette retraite, une vocation à part & la direction de

Dieu même : *Nobis autem Dei virtutem atque ſapientiam.* Or, Meſſieurs, quand le peuple eſt édifié, il s'enflamme ; & lorſqu'il vit tant de grandeur humiliée juſqu'à lui, ramenée à l'égalité par la Religion, je ne ſais, ô RACE ILLUSTRE ! mais il me ſemble que la tendreſſe publique dont vous jouiſſez dût s'accroître.

AINSI M. LE DUC D'ORLÉANS, précédé par un tel père & de tels ayeux, étoit à peine annoncé à la Nation qu'elle l'aimoit déja. (Sa jeuneſſe retira au moins ce fruit des vertus paternelles.) Mais ſi ce fût un avantage dont il dût ſe féliciter, le mérite dont je le loue & qui l'honore, c'eſt d'avoir ſu conſerver cet avantage ; c'eſt, dans les années les plus tumultueuſes de ſa jeuneſſe, d'avoir (avec des mœurs, hélas ! trop inférieures à la vertu de ſon père) obtenu toujours l'indulgence, &, en beaucoup de choſes, les ſuffrages de ceux-mêmes qu'un exemple ſi impoſant pouvoit avoir rendus difficiles ; c'eſt, pour la ſuite de ſa vie, d'avoir ſu croître dans l'eſtime publique, & de s'être élevé à un degré de conſidération que les eſprits les plus chagrins n'oſeroient accuſer de faveur uniquement populaire. Car il s'agit ici d'une diſpoſition des eſprits générale & conſtante, qui ne peut être appellée prévention,

deſtinée, artifice, mais le fruit du caractère, & d'un caractère généralement approuvé. Tel fut celui de M. LE DUC D'ORLÉANS ; & qui oſera le ſoupçonner de menſonge & d'effort ? La vérité, la candeur de cette ame furent extrêmes ; il n'a rien ſimulé, il n'exagéra rien ; ſon art, s'il en eſt un pour gagner tant de ſuffrages, fut de n'avoir jamais d'art ; nul piége pour attirer l'imagination toujours crédule du public ; nul apprêt de fierté, de vaines compaſſions, de bienfaits éclatans ; il chercha l'eſtime du Roi, de ſa famille, de ſon pays, comme, dans les années plus parfaites qui ont terminé ſa vie, *il a cherché Dieu dans la bonté & la ſimplicité de ſon cœur.*

O PRIVILÈGE d'une raiſon droite & d'une ame modérée ! Non ; il ne faut point d'artifice & d'étude à un Prince qu'un ſentiment vrai de l'honneur élève & ſoutient à la juſte hauteur de ſes devoirs ; ce ſentiment le mène droit au but, qui eſt l'eſtime publique, & l'eſtime, pour votre condition ſupérieure, devient le plus grand moyen de puiſſance & la décoration la plus honorable. Jeunes Princes, voulez-vous l'obtenir ? A cette queſtion je crois voir votre œil s'enflammer.... Eh ! bien, voici le ſecret infaillible, le moyen ſimple autant qu'héroïque : Aimez la Nation & reſpectez-la.

Il n'y a point ici à ramper, à s'enfler, à se fatiguer dans les détours infinis de l'intrigue. Si vous nous aimez, si vous voulez nous plaire, dès votre jeune âge on vous verra où HENRI IV disoit qu'on reconnoîtroit toujours sa tête parmi la foule, *au sentier de l'honneur & de la vertu.* La Nation verra toujours avec complaisance les distinctions que ses usages vous décernent, quand vous vous présenterez avec ce juste retour d'attention pour elle, & de modestie qui la flatte; quand vous conserverez à-la-fois cette distance qui sépare les rangs & cette ingénuité de regards, cette bonté des paroles qui rapproche les cœurs. Il faut sauver son caractère & sa simplicité, sans abdiquer la dignité; ne pas croire qu'on s'honore en ne sachant que fuir sa place, ni qu'il suffise de se précipiter dans le peuple, pour se ranger parmi les hommes & les sages, ni que nous vous permettions un moment de n'être pas les premiers par la noblesse de votre extérieur, ainsi que par le privilège de votre origine. Il faut savoir être Princes en même-tems que Citoyens & Gentils-hommes; vous montrer (nous le desirons) les descendans de SAINT LOUIS & de HENRI IV, en même-tems que les plus respectueux des sujets envers ce trône, dont les premiers rayons vous couvrent; porter cette enseigne de la grandeur que la Nation vous

met en main, pour marcher à notre tête partout où nous conduiſent l'obéiſſance & la loi ; & à meſure que votre ame pure & ingénue acquerera de lumieres & de forces, les conſacrer à cette unique ambition de mériter l'amour des peuples.

Et voilà, Messeigneurs, la vraie réputation qui n'eſt point une impoſture de celui qui l'obtient, & une erreur de ceux qui la diſpenſent. Une Nation ne ſe trompe pas pendant un demi-ſiècle ſur le jugement d'une vie ſi expoſée à ſes regards. Si votre auguſte Ayeul fût ſi conſtamment & ſi tendrement aimé, donc il a voulu, donc il a du l'être ; c'eſt une conſéquence néceſſaire & non pas une louange qu'il nous ſeroit libre de choiſir & au public d'entendre : le témoignage de tous les contemporains nous impoſe la loi de parler, & à lui celle de nous écouter. Que la vérité ſévère, ou, ſi on l'aime mieux, cet eſprit général de liberté qu'a reſpiré la Nation, & cet orgueil philoſophique qui affecte de mépriſer l'orgueil des titres, réduiſe à peu d'eſpace les longs éloges de tant de Princes ; j'y conſens. Mais on ne pourra effacer l'inſcription ſimple que je viens graver ſur cette tombe : *Il fut aimé de la Nation & mérita de l'être.* Cette courte & énergique louange renferme & ſuppoſe mille faits ; elle éclaire le cours

d'une vie toute entière, elle paſſera aux ſiècles ſuivans ; toute une race Royale en eſt honorée, comme on éprouve, en liſant notre hiſtoire, que le nom du bon DUC PHILIPPE nous intéreſſe encore aux grandeurs de la maiſon de Bourgogne. Ce n'eſt qu'une ligne, mais cette ligne, la poſtérité la lira ; mais l'hiſtoire ſera forcée de ſe diſtraire des bruits des révolutions & des batailles pour l'expliquer & pour l'étendre ; elle dira que s'il fût aimé d'une Nation brave, compatiſſante, éclairée, fidelle à ſes Maîtres, c'eſt qu'il fût ferme aux dangers, ſimple en ſa vie, tendre & fidèle en amitié ; ſujet reſpectueux à la Cour ; zèlé pour la Nation aux Conſeils publics ; à l'Armée, chéri par ſa libéralité, & reſpecté pas ſon exemple ; dans ſon Palais, bon Maître & Prince magnifique. Ainſi parlera l'avenir ; & vous, ô Religion Sainte, qui n'attendez pas l'avenir pour être juſte, mais qui écoutez fidèlement la voix des Peuples, vous vous hâtez de conſacrer par avance la vérité de leurs éloges.

MAINTENANT, dois-je parcourir la matière de tant d'éloges ; développer chacun des titres du DUC D'ORLÉANS à la gloire : Titres avoués & nombreux & divers, car on l'a vu, & comme Gentilhomme dans la mêlée des combats, & comme

comme Prince dans les diſcuſſions de la paix. Certes, de tels récits ſeroient commencés depuis long-tems ſi je parlois par-tout ailleurs que devant l'aſſemblée la plus inſtruite des événemens publics & ſecrets de ſa vie : mais c'eſt ici ſur-tout que les détails ſont ſuperflus & que le ſoupçon de flatterie ſeroit facile à encourir. Loin de ce Diſcours le reproche fait quelquefois aux Orateurs d'amuſer par des paroles la vanité des grandes Maiſons, de choiſir à notre gré des faits & d'attacher à quelques momens d'une vie, un éloge qui recouvre la misère & l'inutilité du reſte. Jeunes Princes, à qui mes efforts ſont deſtinés, & que je dois ſur-tout inſtruire ; non, je ne prétends pas fixer vos regards ſur quelques faits détachés ; mais ſur tout le cours de cette vie ſi loyale, ſi chérie, afin que l'exemple entier vous frappe, & que ſuivant l'expreſſion attribuée à un grand Roi, vous nous le recommenciez, & qu'avec des qualités égales & perfectionnées par la plus heureuſe culture, vous obteniez une plus noble encore & non moins aimable deſtinée.

MAIS QUOI ! Si vous voulez entendre ces détails ſi chers, de la manière qui vous ſera la plus douce, lorſque vous ſerez préſentés à la

Nation, interrogez-là ; comme ſur vos Ancêtres vous conſultez la véridique hiſtoire. L'hiſtoire de votre Ayeul n'eſt-elle pas déjà commencée dans les témoignages de la Famille Royale, dans les récits des Guerriers, dans les ſouvenirs reconnoiſſans du Sénat. Ecoutez la Maiſon du Roi, nobles Guerriers, témoins les plus choiſis que puiſſe invoquer la valeur, ils vous raconteront les dangers d'Ettinghen où ils le virent à leur tête. Princeſſe, il partageoit ces dangers avec votre illuſtre père, l'autre ayeul de ces mêmes enfans. C'étoit pareillement ſes premières armes, & il devoit y avoir dans leurs deſtinées des reſſemblances qui nous ſont chères. Là, ils montrèrent la même valeur, hélas ! également inutile. Qui n'auroit cru que l'on préſentoit ces Princes à la victoire, qu'il n'y avoit plus qu'à ſe montrer aux rangs Anglois & recevoir leurs armes ? La prudence du Général (d'un Général que Maurice appeloit ſon maître) avoit préparé en vain un ſuccès, qu'un ſeul oubli d'obéiſſance d'un ſeul Chef..... Ah ! méditera-t-on jamais bien ces exemples ! Je parle de valeur ! Que pût-elle en cette journée, non plus que le conſeil. Une Armée preſque priſe fut étonnée de vaincre celle qui la prenoit. Je me trompe, nous fûmes écraſés de foudres & non

pas vaincus. Mais le plus extrême courage ne fut employé qu'à attendre la mort ſans la renvoyer à l'ennemi. Les Guerriers furent immobiles ; les chevaux n'eurent pas la liberté de courir au combat : ils étoient enchaînés ſous leurs maîtres & tomboient pêle-mêle avec eux. Cependant, celui du Prince même eſt bleſſé : on le lui fait obſerver ; mais cetavis ne lui ſuffit pas pour en deſcendre. *Ce n'eſt pas une balle*, dit-il, *c'eſt quelque cauſe légère ;* ſa modeſtie ſouffre de l'idée qu'on s'empreſſe pour peu ; que la flatterie, peut-être (car quels momens ne ſaiſit-elle pas?) lui compoſe & lui orne un péril à raconter, à raconter ! parmi la perte de tant de Nobleſſe. Ah ! il préfère le ſilence à une louange de cour. . . . . Tout-à-coup, ô mêlange des horreurs avec une ſcène touchante ! un jeune enfant lui eſt apporté, on l'a trouvé preſque ſous les pieds des Combattans, parmi le carnage & la fuite. Prince, parmi ces maux, cette occaſion d'un bienfait vint s'offrir à votre ame, comme un rayon conſolateur qui s'échappe d'un ciel déſaſtreux. Vous adoptez cet enfant. De quel berceau il paſſe dans les mains de quel père ! Ettinghen, pour lui ſeul, fut un nom heureux, le titre d'une protection qui l'a toujours

ſuivi & qui l'a enfin placé dans un Régiment où il ſert avec honneur.

C'EST ainſi que ce champ de deuil ne fut pas tout-à-fait ſtérile pour ce Prince bienveillant ; mais il fut appelé en Flandres au travail & au partage de cette moiſſon de lauriers que LOUIS y recueilloit & en perſonne & par les mains de l'immortel Maréchal de Saxe. O mémoire ! ô époque à jamais vantée ! où la France entière étoit dans une double ivreſſe & de gloire & d'amour pour ſon Roi. La deſtinée du DUC D'ORLÉANS fut de ſuivre à-la-fois & LOUIS & MAURICE. C'étoient deux devoirs, & il les remplit tous deux. Car, s'il fut chéri du Roi par la franchiſe & la dignité de ſes hommages, combien le Général eſtima-t-il la vérité & l'utilité de ſon obéiſſance : il loua ſon intelligence, ainſi que ſon zèle. Il ne trouva pas dans un ſi grand Prince ce qu'on rencontre quelquefois dans des rangs bien moins élevés ; un de ces Grands, fardeau brillant & inutile des Armées, Chefs inhabiles & Soldats inquiétans ; mais un Officier actif, appliqué, modeſte, un de ces inſtrumens de gloire, toujours aſſurés dans la main conductrice du Général, parmi tant d'événe-

mens de la guerre, mêlés de projets, d'audace & de haſard.

Il en étudia l'art, vaſte objet qui bientôt, MADAME, réclamera toutes les penſées de ces jeunes eſprits que l'on inſtruit dans tous les arts de la paix. Science de la guerre ! déſolante & admirable étude ! le produit de toutes les fureurs humaines & de toutes les combinaiſons de la ſageſſe. Arme infernale dans la main des ambitieux, ſecours préſervateur dans celle d'un héros juſte, pour rendre les inimitiés des Nations moins ſanglantes & moins longues. D'un côté, on entend les plaintes de toutes les annales du monde contre le fléau de la guerre ; de l'autre, l'imagination humaine eſt entraînée par une admiration qui la ſubjugue. Car il y a une étendue dans les conceptions du grand Guerrier, il y a, dans ces irréſiſtibles impulſions de ſon courage, je ne ſais quoi de ſurnaturel & de divin (du moins en ſa ſource) qui nous charme de ſurpriſe : cette gloire renverſe tout, & preſque juſqu'à l'humanité dans l'ame du ſage. AUGUSTES ENFANS ! ah ! puiſſe dans la vôtre habiter enſemble & l'humanité, & l'amour de la gloire. C'eſt le double partage des BOURBONS d'être brillans par la valeur, & chéris par les bienfaits. La France attend de vous

que vous saurez de bonne heure & la charmer & la défendre ; que vos ames seront également douces dans la paix, & fières au combat, & puissantes dans la science de préparer la victoire & d'en alléger le malheur.

J'INSISTERAI peu sur les événemens de la seconde guerre qui suivit cet illustre apprentissage. On le vit soumettre LA HESSE, & revenir promptement combattre à Hastembeck, auprès du Maréchal d'Étrées ; ce fut le passage d'une conquête à une victoire. Oui ! les fastes de nos succès militaires seront ornés aussi de son nom ; mais remarquez ce qui l'y accompagne & l'y caractérise, c'est une droiture de sens, un juste degré d'ardeur, de réserve, de grandeur, de déférence, de popularité, de discipline, de bienfaits qui le rendoient le modèle des autres Chefs, l'amour de l'Officier, & pour les Soldats.... ah ! je n'entreprendrai pas de donner un nom à leur enthousiasme, il faut en abandonner le récit à leur franchise guerriere. Vous leur entendrez dire : (Princes, aimez ce langage ; c'est celui qui flattoit HENRI IV bien plus que les harangues) « Oui : » c'étoit notre Père. Nous eûmes un beau jour » avec lui ; c'est celui ou nous voulûmes le porter » nous-mêmes, à travers des marais dangereux

» dans la Weſtphalie. Nous le portions avec joie, » & nous lui diſions qu'il l'avoit bien mérité : car » il avoit ſauvé la vie à pluſieurs, lorſque dans » les campemens il achetoit tous les champs voi- » ſins pour nous en abandonner les légumes, & » nous procuroit l'abondance en maintenant la » diſcipline. » Voilà de ces éloges populaires que la ſageſſe peut ne pas dédaigner de recueillir pour la poſtérité. *De ces viles herbes des champs ſe compoſe auſſi la couronne pour les Héros* *. Notre Prince deſira celle-ci, il l'obtint, & il eſt juſte d'en orner ſon tombeau, ainſi que des palmes de La Heſſe ; ainſi que des titres d'honneur & des ſuffrages plus impoſans que lui valut ſa conduite pendant toute la guerre. Il s'étoit préſenté en Prince avec la noble ambition de commander ; il ſe rangea avec modeſtie ſous le commandement d'un autre ; il ſervit avec zèle, exécuta avec ſuccès & ſe retira avec ſageſſe.

Les devoirs du Guerrier remplis, ceux du Prince ſuccédèrent dans la paix : ſi ce beau nom de paix convient aux tems orageux que nous avons vus, & que nous eſpérons, Princes, que vous ne reverrez jamais. La lutte & le diſcord de tous les

* Fénelon.

pouvoirs étoient extrêmes ; l'autorité qui vouloit les calmer, sembloit entrer elle-même en combat ; les esprits s'embaraſſoient dans un mêlange de ſubtilités & d'obéiſſance. On recherchoit les fondemens des loix, fondemens où l'on deſcend rarement ſans les ébranler ; & une partie de ce grand & bel édifice de notre Monarchie Françoiſe ſembla tout prêt de ſa ruine.... Laiſſons des ſouvenirs douloureux ſous le voile de ces emblêmes. Le ſecret que je vous en garde, JEUNES PRINCES, naît de leur publicité même ; la ſageſſe de notre jeune Roi a tout relevé. Les bons citoyens vous expliqueront un jour entre quelles difficultés ſût marcher votre Ayeul ; quels principes il a développé dans des Mémoires reçus depuis ſi favorablement ; quelle affection publique il recueillit alors ; quelle eſtime des Princes ; quels ménagemens aimable du Roi, juſque dans la diſgrace... ce mot de diſgrace m'eſt échappé ; mais il faut que vous appreniez à en redouter & à en ſoutenir l'idée, car il n'y a que l'honneur qu'on peut toujours ſauver. La retraite impoſée au DUC D'ORLÉANS, fut une occaſion de plus pour LOUIS XV de lui prouver ſon inclination ; l'exil étoit l'apparence, le fond étoit l'amitié ; un intérêt marqué à ſa perſonne, juſqu'au ſoin de ſes plaiſirs ; juſqu'à des ordres plus détaillés en faveur de ſa

chaſſe ; en un mot, des égards d'autant plus flatteurs que le cœur du Roi avoit ſeul le crédit de les lui dicter. O loyauté ! ô bonté ! Telle devoit être une diſſenſion entre deux deſcendans du bon HENRI.

NE nous en étonnons pas, Meſſieurs ; qu'importe la Royauté, & la dignité, & tous ces rangs & ces eſpaces créés entre les mortels ? Qu'importe, dis-je, quand le fonds du Prince eſt l'honnête homme ? Car voilà la baſe ſur laquelle tout repoſe, le vrai fondement de toute cette élévation que nous voulons bien appeller grandeur. La philoſophie peut-être en murmure ; mais la Religion entretient ce reſpect dans nos cœurs pour encourager les vôtres à être bons ; voulant établir entre vous & nous une correſpondance que la vanité des honneurs non-ſeulement ne détruiſe pas, mais cimente & entretienne elle-même. Pour cela ſeul, notre préjugé favorable vous ſuppoſe bons, parce que nous vous voyons grands ; & nous nous confions plus à cette bonté qu'à toute autre, parce que nous la croyons plus dégagée des craintes & des perſuaſions de l'intérêt perſonnel. L'œil de l'affligé vous implore ; la main de l'indigent s'étend vers vous ſans qu'il ait à rougir ; le mérite réclame le prix de votre eſtime ; la

valeur s'enflamme ſous vos ſeuls regards : ces regards tout-puiſſans portent la vie & la joie où les nôtres répandent à peine quelque conſolation. Hélas ! ce mouvement de la compaſſion & de la bienveillance, ſi naturel à tous les cœurs, eſt ſouvent accompagné dans les nôtres du ſentiment douloureux de notre foibleſſe ; chez vous au contraire, c'eſt un ſentiment plein de force, un avertiſſement intérieur du pouvoir que vous avez reçu de faire des heureux.

Je ſens que je m'arrête bien long-tems ſur cette idée. Pardonnez, Princes, cette effuſion, je voudrois faire à la bonté autant d'honneur par ce Diſcours, que votre Ayeul lui en a fait par ſa vie. Car, c'eſt l'hiſtoire & le tiſſu de ſa vie entière, ou plutôt c'eſt lui-même. Oui, c'eſt vous, ô Louis-Philipe ! & j'aime à vous conſidérer ainſi réduit à vous, dépouillé de l'éclat & dégagé de l'entour des événemens qui embaraſſoit votre vie. La bonté ſe montre partout. Vous l'avez vu, Meſſieurs, ce ſouvenir y revient ſans ceſſe, juſques dans les récits les plus étrangers à la bonté, juſques dans les campemens & les batailles. Vous diriez une de ces ſources abondantes qui ne ſortent pas dans un ſeul baſſin & dans un ſeul jet ; mais qui, éten-

dues ſous la ſurface entière d'un terrein, percent en vingt fontaines à-la-fois, répandant au-loin la ſalubrité, la richeſſe & la vie : telle étoit la multiplicité de ſes dons, tel l'épanchement continuel & infini de ſa bonté. Dieu lui avoit donné cette étendue d'affection dont il loue lui-même le Fils de David. *Dedit Salomoni Deus latitudinem cordis quaſi arenam quæ eſt in littori maris :* Un cœur étendu, ouvert, acceſſible comme un heureux rivage. Là, pouvoit toujours aborder l'infortune, là, elle pouvoit ſe repoſer & contempler les mers & renoncer à leurs haſards ; car, c'étoit un aſyle paiſible & sûr, ſans crainte ni du ſouffle des tempêtes, ni de la retraite du flot inconſtant. De-là, cette confiance, je ne dis pas en ſa parole (l'éloge ſeroit vulgaire), mais en ſon caractère & ſon inclination. Qui ne connoît ce teſtament d'un homme célèbre, *je lègue à ma nièce quinze cent livres de rente, que j'eſpère que M. le Duc d'Orléans lui accordera en faveur de mes longs ſervices ?* Mais qui ne ſera ravi de ſa réponſe : *il m'a fait juſtice.* De-là encore cet eſpèce de proverbe honorable pour lui : *Le Prince eſt ſi bon, qu'il me ſuffiroit de lui parler.* Un jour, il recueillit ces propres paroles qui ſembloient échapper dans la rêverie à un jeune homme; ſon nom étoit noble & ſon air ingénu. ; le DUC D'ORLÉANS

le voit, il obſerve la pudeur ſur ſon front & le deſir dans ſes yeux. *Parlez*, lui dit-il, *de quel intérêt ſi cher voulez-vous m'inſtruire ?* Alors, la franchiſe du jeune homme, ainſi invitée, ſe produit toute entière. Il s'agiſſoit d'un établiſſement cher à ſon cœur. L'intérêt de la fortune & la prévoyance paternelle retardoient ſon bonheur. *Mon père*, diſoit-il, *ah ! je ne puis en parler ſans reſpect & ſans tendreſſe, j'honore ſon motif ; mais mon père s'oppoſe à ce que j'épouſe une fille noble & vertueuſe, parce que ma fortune ne ſuffiroit pas à deux.* Tant de candeur & de reſpect étoient bien perſuaſifs ; mais la prudence, qui ſeule avoit le privilège de déterminer le Prince, lui inſpira de s'informer d'abord. Son bienfait en devint plus doux, parce qu'il fut éclairé. Lui-même daigne perſuader le père, lui-même obtint des graces pour le fils, & l'heureux couple alla bientôt à l'autel prononcer avec le ſerment de s'aimer toujours, celui de bénir à jamais le nom D'ORLÉANS.

QUI n'a été aimé de ce Prince, dès qu'on a pu arriver juſqu'à lui ; & après avoir été admis, qui fût rejeté ? Prompt à l'amitié, mais non moins conſtant ; le nœud ſe formoit ſans peine & duroit toujours. On étoit en peu de tems

établi dans ce cœur ; non qu'il ne fît la juſte différence entre la grace de l'amitié naiſſante & le mérite de celle qui a vieilli ; mais tout, auprès de lui, devenoit un attrait & un engagement à s'attacher, & rien n'avoit l'air de l'épreuve. L'épreuve ! oh ! quelle eſt longue quelquefois chez les Grands. Cette amitié, ſi ce n'eſt plutôt un ſalaire, vendue ſi triſtement & ſi chèrement aux ſervices, rappelle ce que les Livres Saints nous racontent de la fille de Laban achetée par Jacob, de ſept années de ſervitude, & qu'il n'obtient qu'après ſept autres années encore. D'autres fois, leur bienveillance ſemble abandonnée à la ſurpriſe & au pillage. La volupté ou la flatterie s'en emparent, l'avarice en négocie, ſuivant l'expreſſion littérale de l'Apôtre : & vous devenez un effet de commerce & une valeur que l'intriguant met à profit. *In avaritiâ fictis verbis de vobis negociabuntur.*

RIEN de pareil dans cette Maiſon D'ORLÉANS, pleine, comme le diſoit Charles-Quint de celle d'un ſimple Seigneur François, de *vraie Seigneurie & Nobleſſe.* Là ſe voyoient d'anciens ſervices, des noms fameux pour leur gloire, honorés par l'affabilité de ceux qui les portoient ; & un grand ordre établi, & un ſouvenir fidèle des droits de

chacun aux libéralités, & des aumônes Royales, & sur-tout l'attention du Prince à ne pas souffrir que rien en interrompit le cours. Que les finances de l'État fussent desséchées, que les siennes souffrissent, les bienfaits n'en arrivoient pas moins à ceux qui devoient les recevoir. Quiconque avoit rencontré cet abri, y trouvoit un ciel toujours protecteur & une terre toujours fertile. Que dis-je! c'étoit un héritage. La mémoire d'un Ayeul ou d'un Parent (je l'ai vu & j'en dois le témoignage) recommandoit aussi puissamment que lui-même avoit été recommandé par ses services. Cependant de nouveaux noms ne pouvant toujours se placer sur la liste fortunée, il falloit attendre son rang, mais l'attente étoit douce & jamais trompeuse, car on savoit que le Prince veilloit lui-même à l'ordre de ses graces. La préférence n'étoit pas donnée à l'inclination, pas même à la sienne; chacune des nombreuses compassions de son cœur y étoit disposée & graduée suivant leur équité diverse: En s'en faisant le juge, il ne vouloit pas être seul: il assembloit son Conseil pour discuter les questions de sa libéralité aussi mûrement que celles de son Domaine.

Je voudrois & ne puis me séparer de ces récits. Qu'il ait été généreux & sensible, ce n'est

point ce que je prétends vanter dans un Prince, & je ſerois confus pour l'humanité qu'un tel avantage pût manquer dans une telle condition ; mais qu'il ait été bon à tous les momens, & ſous toutes les formes qui conviennent le mieux à la bonté, ſans oubli, ſans ralentiſſement du cœur, ſans diſtraction parmi la grandeur, le plaiſir, les affaires : voilà ce qui me charme & arrête mon eſprit, & renouvelle mes paroles. PRINCES ! Non, ce ne ſont point des émotions paſſagères que je célèbre, mais une bonté ſoutenue à qui je préſente l'hommage de la France entière. Perſonne, non perſonne n'a vu une occaſion où on n'ait pas admiré le cœur de votre Ayeul. Si je porte mes regards vers la famille Royale, je vois dans les ſiens le ſouvenir de Saint-Cloud ; de cette fête & magnifique & aimable qui célébra la convaleſcence de l'Héritier du Trône. Que cette nuit fut éclairée ! que ces beaux jardins retentirent de l'allégreſſe d'un peuple nombreux. (Il me ſemble que ces vieux ormes racontent encore cette joie.) Si je me tourne vers ſes Gentilshommes, leur reſpect s'oppoſe preſque à ce que je raconte les détails de ſes bontés. Un d'eux, pendant le danger d'une fièvre, l'a vu reſter près de ſon lit une nuit entière, tenant ſa main & en calmant dans

ja ſienne les mouvemens convulſifs. Je les ai appelé ſes ſerviteurs, & je me ſuis, ô Princes! preſque reproché cette expreſſion, qui n'eſt que celle du devoir. Si j'euſſe voulu rendre ſa penſée, je les aurois appelé ſes amis, & les dignes témoins de ſa vie. Dirai-je les nombreux témoignages de la Nobleſſe & des Egliſes, entre leſquels éclate la reconnoiſſance du noble Chapitre des Dames de Sales. Dirai-je ceux des Régimens de ſa Maiſon, & ceux de ſes déſolés Domeſtiques? Terminons, MESSEIGNEURS, par un ſeul mot que pourra méditer votre âge mûr. Le privilège de faire le bien eſt preſque le ſeul des droits d'un premier Prince du Sang qu'ait eu à exercer votre auguſte Ayeul. Il ne pût guères que ſe tenir prêt pour les autres devoirs, il a rempli celui-ci tout entier.

JE VAIS A PRÉSENT, MADAME, m'adreſſer, dans cette illuſtre aſſemblée, à tous ceux qui ont paru touchés de ce récit d'une vie pleine de bienfaits, ſorte de récit dont notre ſiècle ſe pique ſur-tout d'être ému: & je les conjurerai d'écouter donc encore un moment & d'élever leur cœur vers l'eſpérance bienheureuſe d'une vie où les bienfaits trouvent leur récompenſe. Car c'eſt celle à laquelle notre Prince a humblement & ſincèrement aſpiré, & que

nous

nous devons lui assurer par nos prières, après avoir honoré sa vie par nos regrets.

Je ne sais si parmi ceux qui m'entendent il n'en est pas quelques-uns en qui cette foi de l'immortalité est endormie, peut-être même entièrement étouffée, & qui ne demandent plus au Ciel aucune récompense céleste. Je les plains bien plus que je ne les accuse, car ils se privent d'un grand bien, qui est d'espérer. Hélas ! on se laisse quelquefois bien mollement & bien imprudemment détourner d'une croyance si salutaire aux mœurs. On a vu de cruels prédicateurs d'impiété pousser avec bien de la barbarie des ames naturellement bonnes jusque dans l'abîme & le fond de leurs désolantes doctrines. Que puis-je en ce jour, sinon leur faire entendre publiquement & devant les Princes, que leurs dogmes (je parle des dogmes) sont ennemis des Princes parce qu'ils les délivrent du frein de leur licence, & ennemis du peuple, parce qu'ils lui raviſſent sa consolation la plus sacrée. Car que ne perdront pas les opprimés si on ôte à leur ame consternée ce refuge de l'avenir ? Combien la tendresse des bons cœurs souffriroit de l'idée que nous ne reverrons plus nos amis ! Il est si doux d'espérer pour ceux que nous pleurons ; il est si encourageant de penser que

nos humbles desirs peuvent auprès de Dieu accélérer leur bonheur, qu'il faut s'étonner que des hommes ayent cru pouvoir nous détacher d'une vérité si desirable; je dis vérité desirable, &, en pensant combien Dieu a pris soin de l'établir dans les esprits, j'observe avec douleur que l'orgueil humain soutient donc quelquefois mieux l'idée du néant que le fardeau d'une croyance populaire. Si l'espoir de l'immortalité ne nous eût été révélé par Dieu même, il semble que le besoin de nos ames auroit su l'inventer pour proposer un grand honneur à la vertu & une longue récompense aux bienfaits. Je me figure qu'elle auroit pu s'offrir à nous, en ce jour même, à ces obsèques d'un Prince si humain; &, puisque je parle à des hommes éclairés & sensibles, j'affirme que si j'avois l'honneur de vous apporter ici le premier cette grande découverte, que l'homme est immortel; à cette annonce ravissante, à cette apparition imprévue d'un ciel qui s'ouvre à la bonté pour l'éternité toute entière, vous les verriez, ces esprits indociles, bien plus heureux de la soumission qu'ils ne sont fiers de la révolte, se laisser charmer à l'espérance, & devenir en un moment d'humbles & confians adorateurs. Ah! n'accorderont-ils pas à la Religion ce que la nature nous persuade elle-même. Si nous avons tous

une même affection pour cet homme bienfaisant, uniſſons-nous pour lui obtenir une félicité durable. Que le ciel en ſa faveur reçoive aujourd'hui, même des hommages auxquels il n'eſt plus accoutumé, & que des cœurs les plus endurcis, ſorte une humble prière qui attire la miſéricorde, & ſur l'objet de ces pieuſes larmes, & ſur ceux qui les répandent.

Il n'a jamais perdu de vue cette douce eſpérance, & c'eſt aujourd'hui le premier motif de notre confiance ; car *celui qui eſpère en vous, ô Dieu ! ne ſera jamais trompé.* Dès les premiers tems de ſa vie, ſon cœur connut que vous êtes bon, que *nul ne l'eſt comme vous*, qu'il y a une douceur attachée à votre loi & une joie à vos promeſſes, qui ſurpaſſent & font oublier toutes les délices de la terre. Ces maximes, Meſſieurs, encore que parmi le bruit du ſiècle & les ſéductions de l'âge il eut peu d'attention à les goûter, s'offroient à lui ſans ceſſe ; il les voyoit gravées ſur le front révéré du Prince ſon père, & quoiqu'un ſi haut exemple lui inſpirât plus d'admiration que de courage, s'il n'eut la vigueur d'imiter, il eut la droiture de reſpecter ce mépris déclaré des vanités mondaines. O ſpectacle en effet bien frappant pour un jeune Prince ! qu'un abandon ſi abſolu

à la pénitence, que cette ſolitude de Sainte-Génevieve où on étoit venu goûter la jouiſſance entière du parfait repentir. Là, il comprit pour toute la vie que la conſolation de *gagner Jeſus-Chriſt*, comme s'exprime Saint-Paul, ſurpaſſoit le ſacrifice de *tout perdre*; qu'on peut tout donner pour une telle compenſation, & que tous les titres diſparoiſſent & s'humilient devant celui d'ami de Dieu.

Et ne croyez pas que je ne m'occupe ici que de l'héroïſme du Père; non, je peins l'impreſſion qui fut faite dans le cœur du fils. Hommes du ſiècle, je vais vous étonner davantage; ce langage apoſtolique, du titre d'ami de Dieu, de ſon excellence au-deſſus des titres, ce langage, vous dis-je, fut celui de votre Prince, non qu'il affectât de le parler; (Dieu l'avoit trop garanti de toute oſtentation & ſur-tout de celle de la piété, qui de toutes eſt la plus vaine) mais parce que des occaſions imprévues trahiſſant quelquefois le ſecret de ſa penſée, de courtes paroles, mais paroles de ſalut, s'échappoient de la plénitude de ſon cœur. Où êtes-vous, Boſſuet, qui de vos hauteurs ſaviez ſi bien deſcendre à la ſimplicité du vrai langage de la foi? vous charmeriez ces Vierges Chrétiennes du récit d'un fait que je vais

atteſter, & dont la vérité eſt connue preſque de Dieu ſeul. Un homme du peuple avoit obtenu du ciel le bienfait ſignalé d'une guériſon miraculeuſe. Tandis que de certains eſprits s'indignoient de revoir, diſoient-ils, encore un prodige, le Prince qui vouloit s'en aſſurer, viſite en ſecret l'humble demeure de l'homme que le ciel a favoriſé. Cet homme modeſte étoit plus fatigué que charmé des importunités bruyantes & ſouvent irreligieuſes de ceux qui l'abordoient. Mais il apprit avec une ſorte de terreur qu'il parloit à un Prince, à un grand Prince, à qui il n'avoit donné qu'un titre vulgaire : Pardonnez, Monſeigneur, diſoit-il en balbutiant. Oh! quelle étoit déja ſa ſurpriſe! il ſe ſentoit ſerré tendrement dans les bras de l'homme redouté, & mouillé de ſes larmes, il entendoit ces propres mots qu'il a retenus, m'a-t-il dit, & qu'il a ſouvent répété devant Dieu : *Laiſſons les titres*, mon ami, *les vôtres ſont bien ſupérieurs, car vous êtes l'ami de Dieu.* Il faut avouer pour l'éloge d'un tel ſentiment que Saint Louis l'eût exprimé de même, & pour celui du DUC D'ORLÉANS, qu'en le montrant il ne l'a pu feindre.

ET voilà, ô monde! cette ame que vous n'avez pu ravir à Dieu; mais que vous lui avez longtems diſputé, dont vous avez longtems privé la piété Chrétienne. Voilà, dis-je, le fond de ce cœur,

c'étoit la Religion toute entière. Il céda enfin à la ſollicitation intérieure. (& le monde ſe plaignît qu'il changeoit dans l'âge où l'illuſion eſt encore preſqu'entière.) Celui qui avoit conſervé le DUC D'ORLÉANS dans la foi, parmi toute cette tempête d'irreligion qui a tourmenté les eſprits de notre ſiècle, l'amena peu-à-peu par de douces perſuaſions à des mœurs entièrement conformes à cette foi. Ce ne fut plus aſſez pour lui d'être compté parmi les plus humbles enfans de l'Évangile, il ſe montra parmi les plus fidèles. L'autel qu'il révéroit de loin auparavant, le vit s'approcher parmi les ames pures & prendre ſa place à ce feſtin ſpirituel, où les Princes ſont aux yeux des gens de bien les convives les plus deſirés. Car nous voulons, MESSEIGNEURS, vous voir partout à notre tête. La piété réclame votre exemple ainſi que la valeur : ſoyez braves, mais ſoyez Chrétiens; vous ſervirez la Patrie en combattant pour elle, vous la ſervirez en priant & obéiſſant à Dieu avec nous. Il ne ſera point dit que les mœurs vous redoutent autant que la gloire compte ſur vous. Le peuple d'ailleurs, & je vous l'ai déjà fait entendre, vous aime d'autant mieux qu'il ſe croit reſpecté de vous, & il le croit être par l'obſervation de la commune loi de l'Évangile, il ſupporte en gémiſſant la vue de la licence,

il s'indigneroit bien plus ſans doute contre l'hypocriſie ; mais un exemple ſincère l'anime & le conſole , & autant une Religion ſimulée ſeroit un déteſtable artifice , une lâche ſurpriſe faite à l'eſtime publique , autant la confiance , dans un caractère vrai tel que celui de votre Ayeul , nous rend à la fois & la Religion chère , & votre dignité reſpectable. Non , il ne cherchoit point à ſéduire ; les ſpectateurs de ſa vie n'ont pas eu à ſe plaindre qu'il leur demandât des applaudiſſemens. La modeſtie de l'ame , cette vertu dont le propre eſt d'éclater, préciſément parce qu'elle évite de ſe produire , la modeſtie ſeule étoit viſible en lui. Il montroit peu, ne feignoit rien, ne paroiſſoit qu'exact, & par cela ſeul , aux yeux attentifs , il devenoit édifiant. Ici, MESSEIGNEURS, je vous conjure par tout l'intérêt qu'inſpirera un jour votre exemple , de ſaiſir avec attention ce qu'un Miniſtre de Jéſus-Chriſt oſe vous dire. Me préſerve l'Évangile d'autoriſer la piété timide qui rougit d'avouer ſon ſentiment , la piété indolente qui craint des efforts & ne ſe propoſe point des progrès , la piété ſans élévation qui languit dans de minutieuſes pratiques , ſans s'appliquer aux vraies œuvres. *Il eſt une magnificence de penſées qui convient aux Princes* , * & leur hommage à Dieu doit être libéral

* Boſſuet.

& grand, comme leur bonté envers les hommes.

MAIS il y auroit trop de rigueur à oublier que la modeſtie qui cache une partie du bon exemple, ne le dérobe pas tout entier. Ne pas ſe développer ſans ceſſe & avec force, c'eſt quelquefois pudeur & ingénuité, & non lâcheté & foibleſſe. La confiance des gens de bien a toujours été que votre Ayeul étoit beaucoup plus qu'il ne cherchoit à paroître ; qu'il avoit trop de droiture & de ſens pour avoir une une dévotion ou frivole ou feinte ; qu'à la régularité extérieure & commune dont nous étions édifiés, il avoit ajouté des regles plus parfaites pour ſatisfaire ſa conſcience. Il en étoit ainſi. Les regards du Père Céleſte ont vu ſeuls ce qu'il déroboit aux nôtres ; ces prieres ſecrettes, ces momens réſervés à Dieu, ces deſirs de l'ame, ces efforts réels parmi des progrès lents en apparence. Lorſque la mort eſt venue faire éclater tous les témoignages, la révélation de ce ſecret pieux s'eſt faite. Mais ſi nous avons été encouragés à prier, nous n'avons pas été ſurpris. Des témoins aſſez intimes de ſa vie ont dit : *Je l'ignorois* ; perſonne n'a dit : *Je ne l'aurois pas penſé.*

MAIS, qui de nous, hélas ! ſait tout ce que Dieu lui demandoit, & juſqu'où il a eu la force

d'obéir. Les degrés de vertu auxquels nous ſommes appelés ſont divers ; mais nul n'eſt diſpenſé d'arriver à un point que lui indique la voix intérieure de la conſcience. C'eſt la meſure à laquelle les Princes & les Chefs des multitudes ſont aſſujettis, ainſi que les ſolitaires. O vous ! devant qui toutes nos clartés ne ſont qu'une ombre ténébreuſe, & nos juſtices, qu'imperfection & foibleſſe ; comment préſumerions-nous de régler le jugement dû à ce mortel, à qui il ne ſervira de rien d'avoir été aimé des hommes, s'il ne doit être un jour béni par vous-même ? Toutes nos vertus humaines à votre tribunal ſont forcées de demander grace, & nous n'oſons trop inſiſter ſur cette penſée du plus éloquent des Pères de l'Egliſe, *que la bonté entre dans le Ciel en ſouveraine.** Mais quoi, Chrétiens ! dans cette perplexité religieuſe, nous prierons, nos ames ſe proſterneront au pied de l'inviſible Tribunal, en invoquant celui qui y eſt aſſis & qui s'eſt déclaré le chef & le frère des malheureux, & nous lui dirons que toute ſa famille béniſſoit celui pour qui nous demandons grace. Tant de bienfaits répandus, tant de dotations des Maiſons du Pauvre ; ce front toujours acceſſible à la demande ; cette bouche qui a ſi ſouvent conſolé, & qui ne s'eſt

* S. Chryſoſtôme.

jamais ouverte à la raillerie & au dédain : voilà ce que nous lui préſenterons ; offrande de nos regrets que nous dépoſerons ſur l'autel, & qui unie au ſang de la victime fera deſcendre la miſéricorde.

AME douce & généreuſe ! oui, nous deſirons ; oui, nous eſpérons, nous voulons, & Dieu approuve en nous cette ſainte violence de notre foi & de notre amour, nous voulons vous introduire dans ces heureuſes demeures que ſollicitoit votre eſpérance, & où vous retrouverez les bons Rois, les Princes vertueux, Saint Louis, & votre père, & notre immortel Dauphin que je vous ai vu pleurer. Hélas ! cette foi de l'immortalité céleſte qui nous conſole pour lui, nous tourmente tendrement pour vous, juſqu'à ce que nous vous l'ayons obtenue. Quand donc nous ſerons exaucés, (& nous le ſerons.) Jetez promptement un regard de tendreſſe ſur cette France à laquelle vous étiez cher, & puiſſiez-vous, dès ce jour, voir cette aſſemblée, & recueillant vous-même le parfum des prières qui s'y élèvent, d'humble ſuppliant que vous y êtes, devenir interceſſeur.

Oh ! que vous prierez ardemment pour le Prince votre fils, qui honore votre cendre avec un ſoin magnifique & pieux. Dieu l'a comblé de

dons, obtenez-lui toutes les graces. Héritier de tous vos nobles droits, qu'il le ſoit de l'amour publique, & qu'il le ſoit enfin du Ciel. L'attrait répandu ſur ſa perſonne & dans ſes diſcours, ces vives lumières, cet amour connu des talens utiles, cette franchiſe à ſe communiquer & aux citoyens & aux étrangers, tout nous annonce pour lui des deſtinées qui n'ont rien de vulgaire même entre celles des Princes. Ah! que le préſage ſoit accompli, que la gloire & le bonheur de la Maiſon d'Orléans ſoient perpétués en lui, & dans l'auguſte & religieuſe & bienfaiſante Princeſſe ſon épouſe, & dans ces enfans, leur jeune & intéreſſante image : & puiſſent-ils, ces enfans chers à la France, conſerver un ſouvenir fidèle des avis que la Religion leur a donnés en ce jour, par l'organe obſcur d'un Miniſtre ignoré des Autels.

FIN.

59

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le *Diſcours aux Enfans de Monſeigneur le Duc d'Orléans, ſur la mort de leur Ayeul, Louis-Philippe, Duc d'Orléans, premier Prince du Sang; par M. l'Abbé de Vauxcelles, Lecteur de Monſeigneur le Comte d'Artois.* Les regrets de la Nation ont déjà fait l'éloge de ce Prince; l'exemple de ſes vertus, préſenté avec intérêt, ſera toujours pour ſes deſcendans un motif puiſſant de l'imiter. A Paris, ce 7 février 1786.

DE LAHOGUE, *Docteur & Profeſſeur de Sorbonne, Chanoine de Saint Honoré.*